

la vengeance du bois qui pleure

Éric Valette

En 1927, le Brésil vend à Henry Ford plus de 10 000 km² en Amazonie, pour lui permettre d'extraire la sève de l'hévéa, le caoutchouc nécessaire à l'équipement des pneus de la nouvelle Ford A. *Caotchu* vient du quechua *Cao* (Bois) et *tchu* (qui pleure). La plantation fait naître un projet de ville, une *american way of life* au cœur de l'Amazonie.

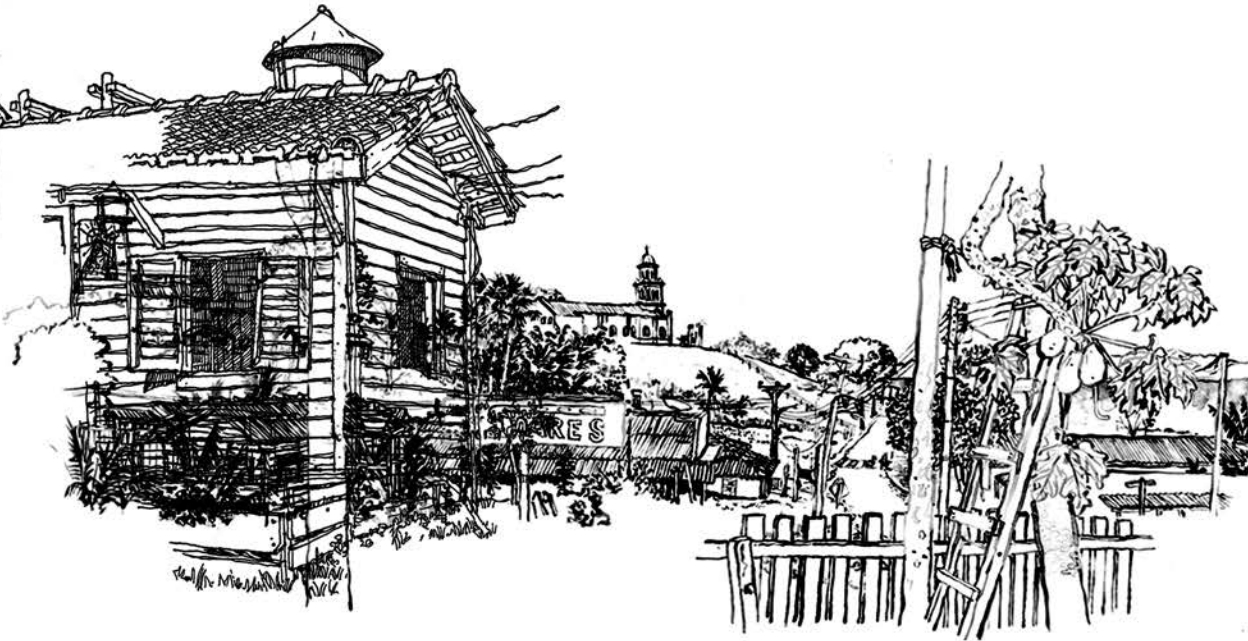
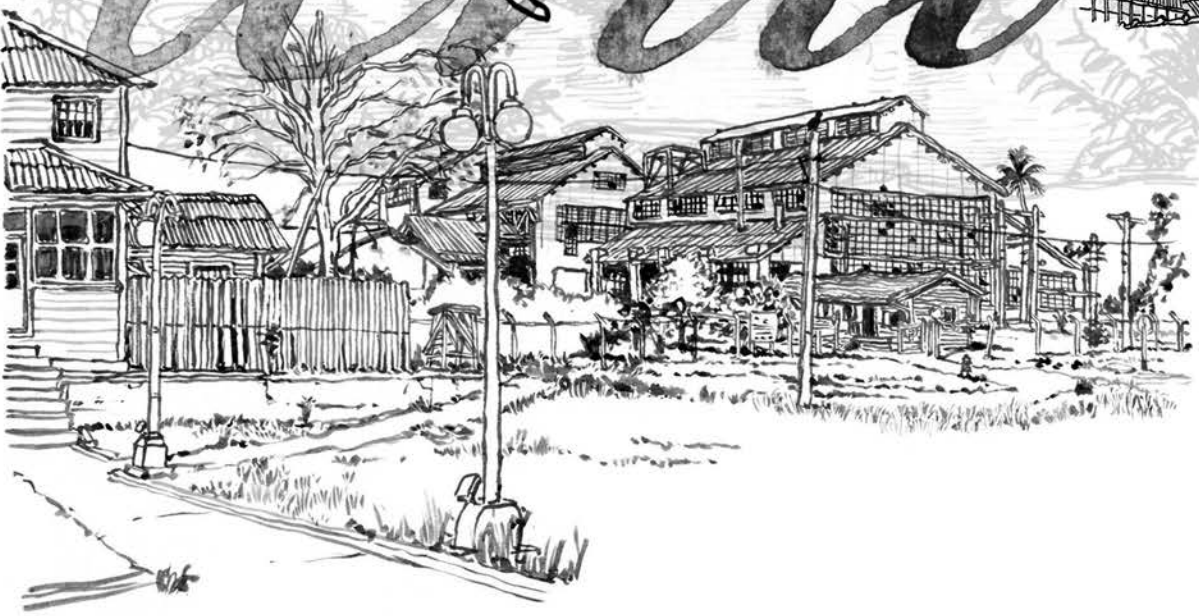
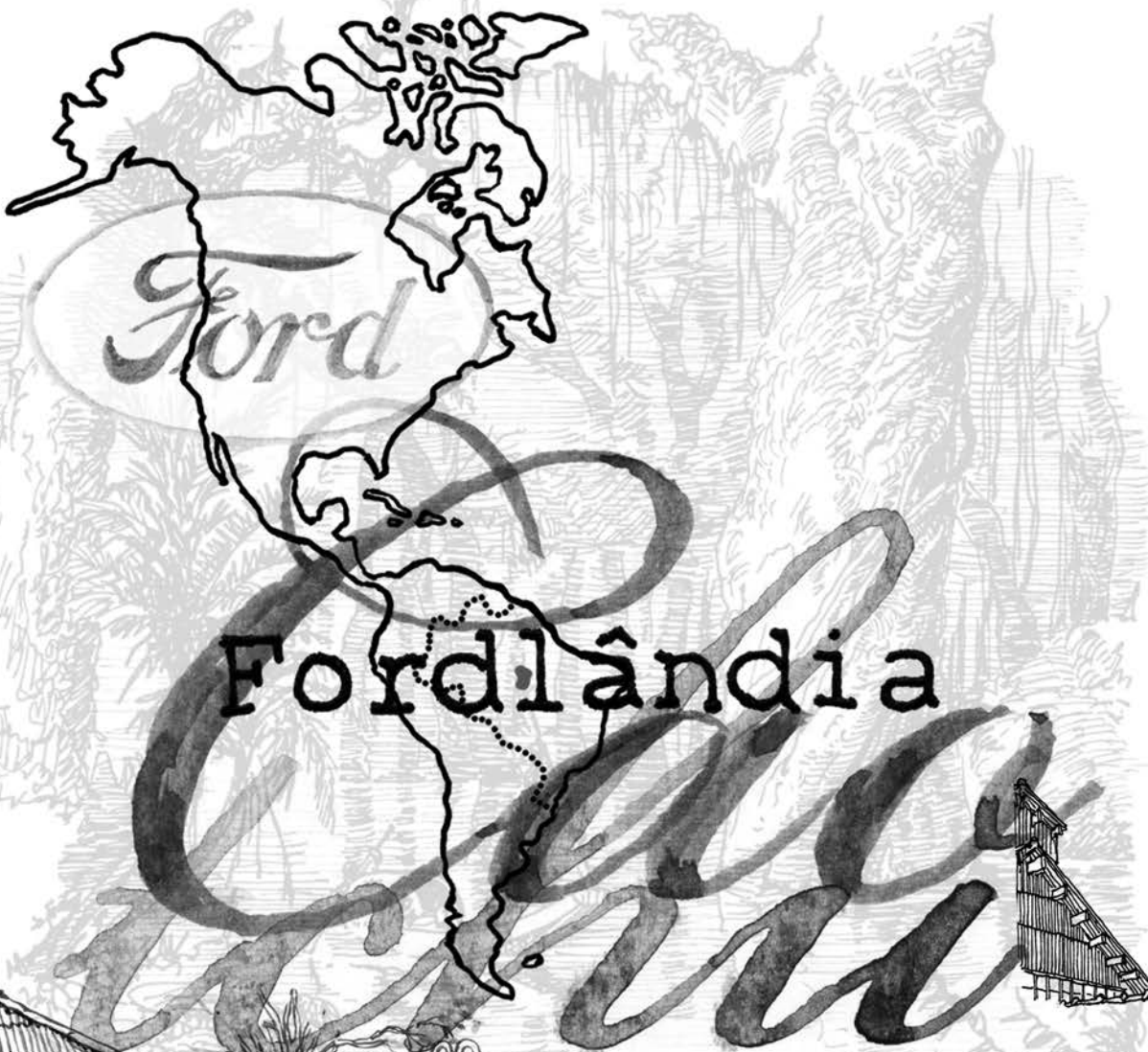
Après le défrichage de plusieurs milliers d'hectares de forêt, le petit hameau Boa Vista, au bord du Rio Tapajós, devient Fordlândia, la ville Ford, une cité qui exploite d'abord le bois issu de la déforestation, puis plante des hévéas de manière intensive. Dans le sillon de cette activité économique, et dans un même projet de civilisation, sont construits un réseau d'eau courante, une centrale électrique, un dancing, un hôpital, une école, des trottoirs, des bouches d'incendie et des villas de style américain. La mauvaise évaluation des conditions botaniques, géographiques et humaines sera responsable d'un énorme fiasco, faisant de Fordlândia une caricature du projet moderne. La culture intensive des hévéas n'a pas résisté aux parasites et champignons amazoniens. Henry Ford n'a jamais réussi à exploiter le caoutchouc et le territoire fut définitivement rétrocédé au Brésil en 1945. Fordlândia est aujourd'hui un petit village, au milieu d'un patrimoine industriel au statut incertain.

En été 2018, avec le Collectif *Suspended spaces*, nous avons organisé une résidence sur un bateau qui a remonté le Rio Tapajós jusqu'à Fordlândia, où il reste des usines, des machines, des maisons, des mémoires, des récits, des fantômes et peut être quelques fantômes. Une vingtaine d'artistes et chercheurs ont engagé des projets, individuellement ou à plusieurs, qui donnèrent lieu à une exposition présentée à Paris (La Colonie), à Clermont-Ferrand (La Tôlerie) et à Belém au Brésil (Fotoativa). Au retour de Fordlândia, nous avons aussi organisé une semaine d'échanges à Paris pour essayer de comprendre ce que Fordlândia signifie aujourd'hui.

À cette occasion, j'ai présenté une conférence performance en deux parties, *La jalousie du plant de manioc / La vengeance du bois qui pleure*, où ma parole a été déléguée à une comédienne, Emmanuelle Gaborit, tandis que des dessins étaient filmés et manipulés en direct.

Les pages qui suivent sont une adaptation de la seconde partie de la conférence-performance, *La vengeance du bois qui pleure*.

Éric Valette est artiste et enseignant chercheur à l'Université de Picardie Jules Verne (Amiens). Co-fondateur du collectif *Suspended spaces*, il collabore également avec le chorégraphe installé à Bruxelles Mauro Paccagnella, avec qui il travaille actuellement à la création du spectacle documentaire (A+X+P). [www.ericvalette.net].



En 1826, un siècle avant la construction de Fordlândia, le jeune Français Hercule Florence participe à l'expédition du baron von Langsdorff, l'une des plus importantes jamais réalisée au Brésil.

L'expédition est un désastre. Le naturaliste et explorateur russe von Langsdorff est rapidement atteint de la fièvre jaune. Il perd totalement la tête. Au regard de l'investissement financier, les résultats sont très décevants. La Russie d'Alexandre 1^{er} passe alors délibérément sous silence ses résultats.

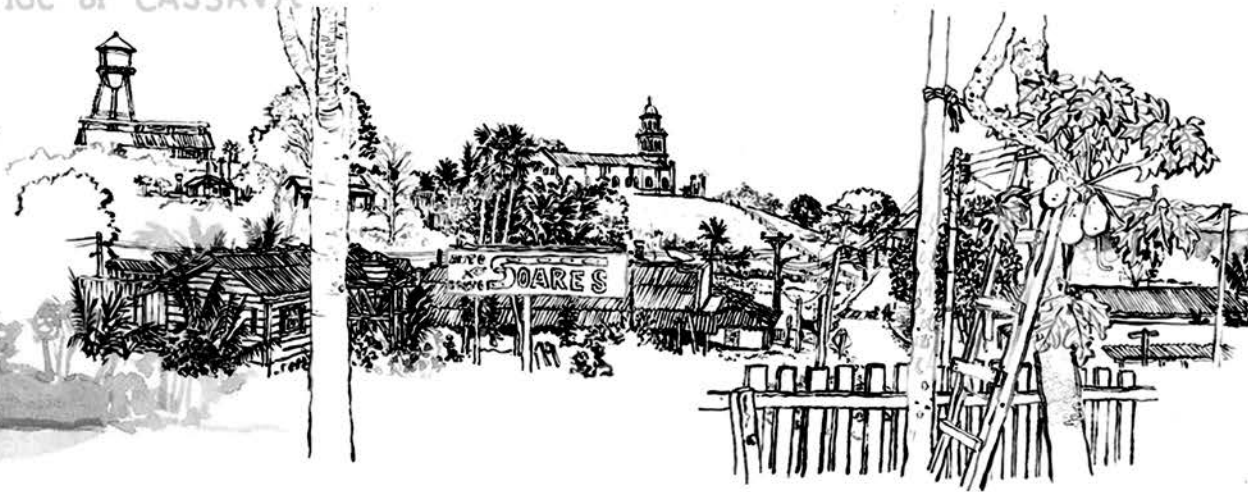
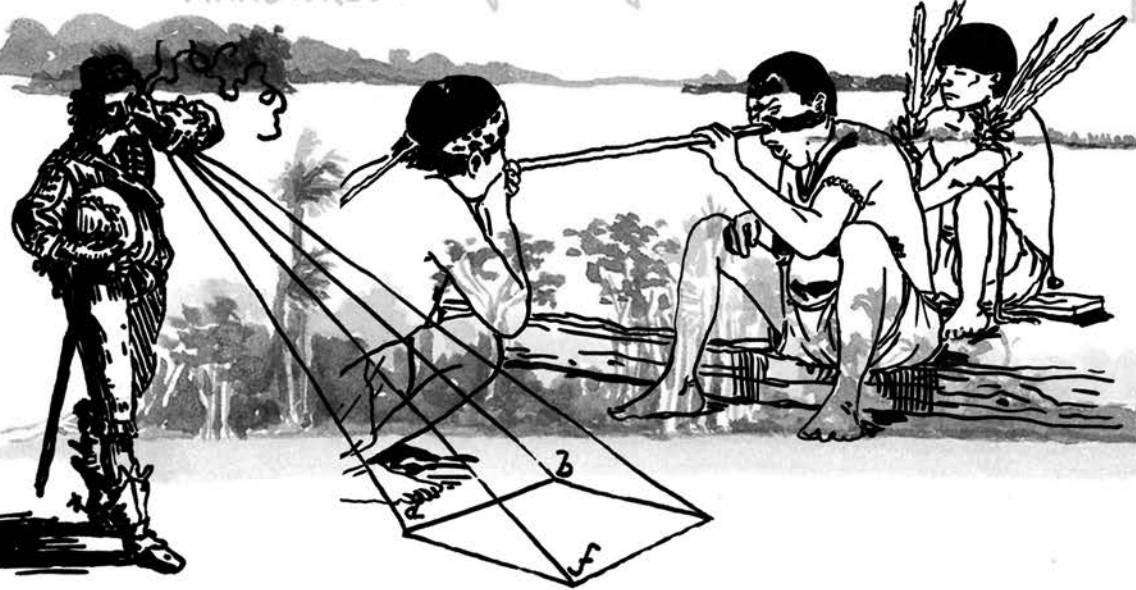
Dans son journal, Hercule Florence raconte comment l'expédition traverse la forêt amazonienne, descend le Rio Tapajós, jusqu'à sa rencontre avec le fleuve Amazone, à Santarém.

Le long du Tapajós, l'expédition fait sans doute étape sur les terres de ce qui deviendra, un siècle plus tard, le territoire américain de Fordlândia.



ARROWROOT

MANIOC or CASSAVA



En août 2018, nous sommes arrivés à Fordlândia sur un bateau qui réunissait vingt personnes, des artistes principalement mais aussi des universitaires et des jeunes chercheurs, une anthropologue, un philosophe.



The artists

amateur painter

Les dessins d'Hercule Florence avaient un objectif clair: recueillir des informations sur un territoire, une faune, une flore, des peuples, que les Européens n'avaient encore jamais rencontrés. Sur sa route, parmi ses descriptions, il représente aussi des scènes rarement montrées, comme le départ d'une expédition punitive vers un village indien, chronique de la barbarie coloniale ordinaire.

Hercule Florence est un humaniste, mais il vient en explorateur c'est-à-dire qu'il observe, prélève, extrait, dans une position évidemment surplombante, celle du scientifique et celle du colon.



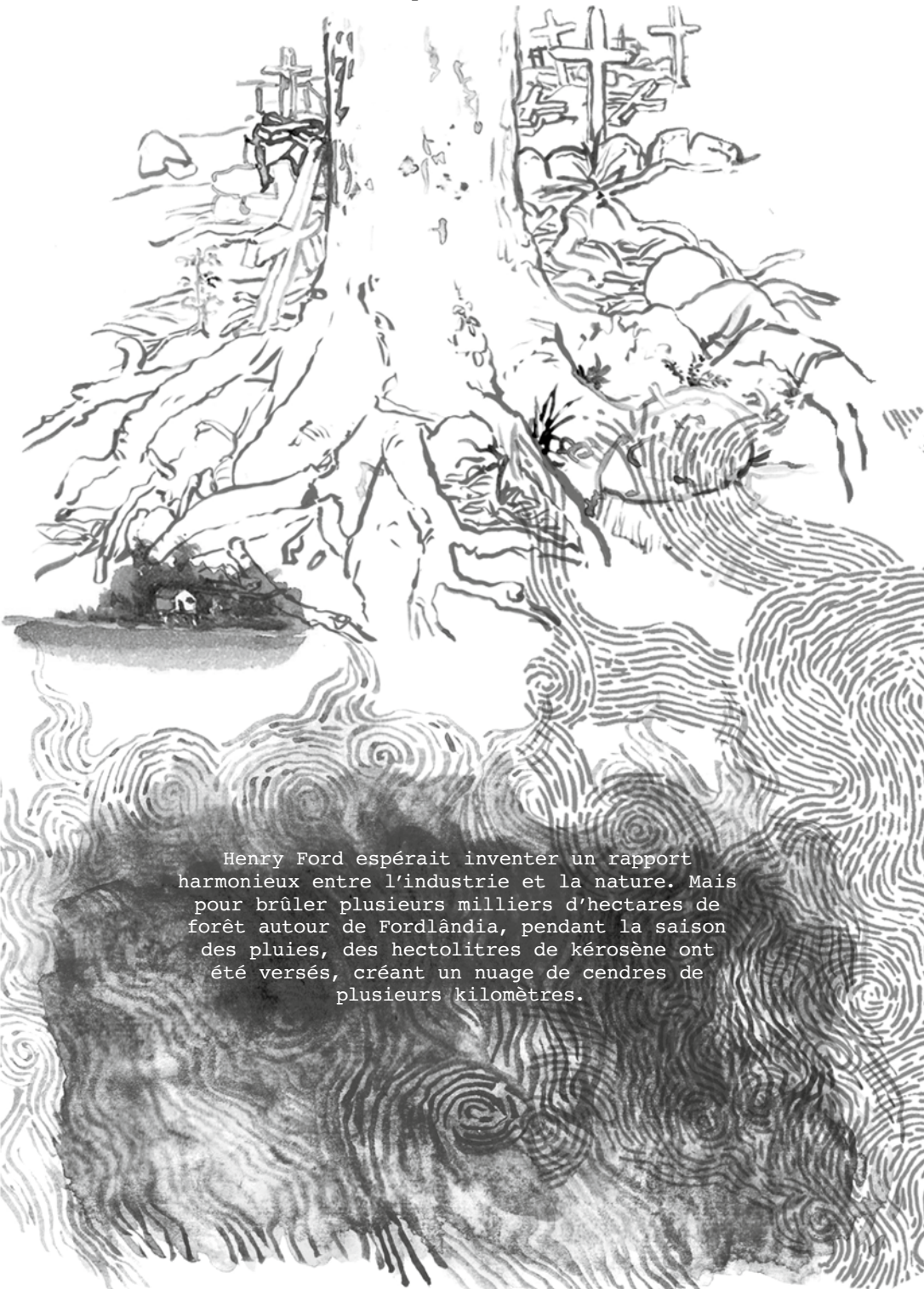
Fig. 76.—Jaguar d'Amérique.




Au même endroit, à un siècle d'écart, les aventures d'Hercule Florence et d'Henry Ford ont conduit à deux échecs.

Dans le journal d'Hercule Florence, un détail m'a marqué. Il raconte que lorsque l'expédition organisait un nouveau camp au bord du fleuve, les hommes avaient pris l'habitude de mettre le feu à la forêt alentour, peut-être pour se prémunir d'éventuels ennemis ou tout simplement pour animer un peu la nuit.

Il écrit :



Henry Ford espérait inventer un rapport harmonieux entre l'industrie et la nature. Mais pour brûler plusieurs milliers d'hectares de forêt autour de Fordlândia, pendant la saison des pluies, des hectolitres de kérosène ont été versés, créant un nuage de cendres de plusieurs kilomètres.

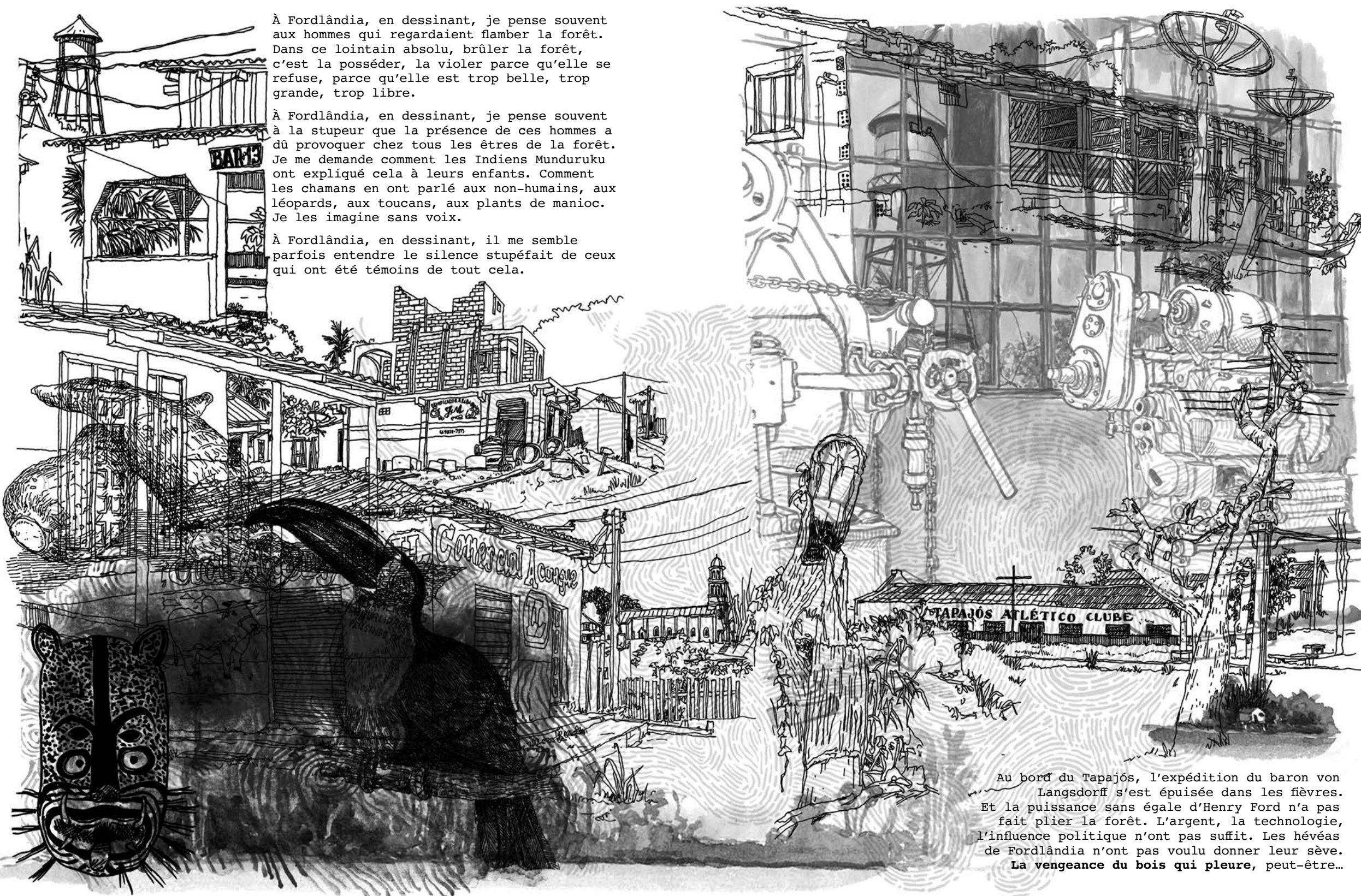


« Nous jouissons d'une illumination magnifique. Des cordons de feu brillent à l'entour de notre campement, des deux côtés de la rivière; ils montent sur les collines; des milliers de roseaux éclatent avec bruit, comme une longue roulade de mousqueterie, et le ciel finit par s'obscurcir sur nos têtes; la rivière est en feu et les arbres se découpent en noir sur tous ces feux et ces collines vivement éclairées. (...) Des armées de feu s'éloignent dans tous les sens, détruisant tout sur leur passage (...). Ces feux serpentent à l'entour de ces arbres conquis comme des forteresses, les enveloppent, montent jusqu'à leur cime, et, séparés de la terre, ils ressemblent à des astres d'un rouge lugubre qui apparaissent dans le ciel, pour annoncer de grands malheurs à la terre. »

À Fordlândia, en dessinant, je pense souvent aux hommes qui regardaient flamber la forêt. Dans ce lointain absolu, brûler la forêt, c'est la posséder, la violer parce qu'elle se refuse, parce qu'elle est trop belle, trop grande, trop libre.

À Fordlândia, en dessinant, je pense souvent à la stupeur que la présence de ces hommes a dû provoquer chez tous les êtres de la forêt. Je me demande comment les Indiens Mundurucu ont expliqué cela à leurs enfants. Comment les chamans en ont parlé aux non-humains, aux léopards, aux toucans, aux plants de manioc. Je les imagine sans voix.

À Fordlândia, en dessinant, il me semble parfois entendre le silence stupéfait de ceux qui ont été témoins de tout cela.



Au bord du Tapajós, l'expédition du baron von Langsdorff s'est épuisée dans les fièvres. Et la puissance sans égale d'Henry Ford n'a pas fait plier la forêt. L'argent, la technologie, l'influence politique n'ont pas suffi. Les hévées de Fordlândia n'ont pas voulu donner leur sève. **La vengeance du bois qui pleure, peut-être...**